

Des voix contre les murs

Paul Chanel Malenfant

Numéro 60, printemps 1994

La voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13952ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malenfant, P. C. (1994). Des voix contre les murs. *Moebius*, (60), 25–27.

Des voix contre les murs

Paul Chanel Malenfant

*Car l'écho est l'âme de la voix qui
s'excite dans les endroits creux.*

Michael Ondaatje, *L'homme flambé*

Inaudibles les voix de ces maigres mains portant dans la nuit une théière de grès. Désert, terre de Sienne et de Caïn. Le rouge de la robe est sans couture, les traits du visage s'effacent par l'ombre, le bracelet enroulé sur des os fait un léger bruit de fer blanc. Sur les photographies, les corps n'ont plus d'odeur ; la douleur des images est indicible parmi les fétus de paille et les cordes tressées. Qui donne ainsi la mort à voir, toutes les pensées figées dans l'accablement des gestes lents, quand les yeux crèvent le glacié du papier ? Aujourd'hui, la terre n'a plus droit de paroles. Les âmes mêmes se taisent. Chante encore au cas où l'aube éveillerait de l'eau dans cet insoutenable regard.

L'écho, les choses, un anneau rouillé au ras du sol et ce corps qui rampe, gencive à vif. *Too weak to walk*. Le mot *Soudan* est souligné de rouge. Les néons suspendus à la douleur sont dérisoires. À l'arrière-plan, on voit un pan de paille déchirée. Hutte. Hoquet. Il avance, nu et noir, comme une seule grande main de nuit sur la nuit posée et dans la stricte mémoire des dents. *Too weak to walk*. L'histoire est sans voix. Sans appel. Du crâne au ventre, toute distance s'abolit. Mais où donc, en quelles autres images, en quel ancien pays, as-tu vu ces corps d'ombre, brûlés vifs, contre des murs? – À *Hiroshima*. – *Mon amour*.

Murmure ce mot : *sourdine*. Car les plus cruelles images n'ont pas de légende. Il n'y a plus de peau pour pleurer le corps qui se rend à la poussière. Squelette, Samothrace broyée, tous les membres dans le vide, pendus. Tu vois des écorces de fruits, tu imagines la branche de coudrier entre le bol de riz et le collier d'osselets. Sel de la terre. Et la bouche qui s'ouvre, puits de lumière muette, dans l'œil de la caméra. Tu regardes cela qui n'a pas de nom, entre la manchette et le verre de vin et dans le bruissement mauve des salicaires. Langue maternelle, chante encore un peu l'enfance envolée parmi les hirondelles car ce cadavre est un cadavre de femme.

Soit une abstraction de corps creusés de lumière entre des barreaux. Des enfants rêvent de seins, ils éteignent, somnolence et famine, les mouches qui crépitent entre leurs genoux. L'idée fixe des dents. Nulle mémoire de claire fontaine ou d'oseille fraîche mêlée à la salive. L'un cache son visage comme pour boire entre ses mains. Vides. L'autre crie dans le désert : *J'avais vu le lieu où Dieu n'existe pas* *. Faut-il faire taire le poème, le rendre à la lenteur de l'encre, quand toutes les lèvres sont ainsi scellées sur la soif ? Car où donc a fui la grande voix flottante au-dessus des eaux ? Au-dessus des mots ?

* Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*.

D'un seul souffle, tu entends : *cri de mort*. De l'eau vague bouge dans un vase, la lame du couteau est rouillée et tout le paysage s'étale comme dans un état de sommeil. En ce lieu, ni lobe d'oreille, ni frontière, le bruit de la mer est impensable. Tu vois des grenades et des hiboux parmi les arbres : le silence est strident. Nature morte, coup d'éclat. On pourrait décrire des cœurs armés jusqu'aux dents ou des froissis de pivoinies entre les tombes ou des claquements de drapeaux sur la cadence des parades militaires. Nostalgie de sépia et d'ombrelles. Car il n'y a vraiment personne sur cette photographie et le monde est monochrome. Écoute, dessous le noir, la seule plainte de ce corps qu'on écorche sur la place publique.